

Une histoire de Saint Nicolas

Une Saint-Nicolas lorraine en Flandre ou Le fusil brisé

par Paul Humbert / paru en 1922

A tous les petits Lorrains !

**Que le récit que je vais faire,
- Enfants qui jouez aux soldats ! -
Laisse en vous que Saint-Nicolas,
Comme tous les Saints, hait la guerre.**

« Quand éclata la guerre, la Grande, celle de 14, un petit garçon de Lorraine, qu'on appelait Jean, se vit abandonné dans l'humble logis paternel. Le pauvre enfant n'avait jamais connu le bon cœur d'une mère et son cher papa avait dû partir très vite pour combattre les Allemands.

Avant de le quitter, le brave homme avait mouillé de larmes les petites joues maigres de l'enfant et lui avait dit : « Courage mon petit ! Notre voisine, la vieille Marie, prendra soin de toi. Nous nous reverrons e nous serons heureux. » Mais seul, à 9 ans, vraiment que peut-on faire sur terre ?

Quand il fut apaisé, le petit Jean s'assit sur le seuil de la porte, la tête entre les mains. Des soldats passaient, nombreux, qui s'en allaient à la frontière. De temps en temps, l'enfant levait vers eux ses yeux rouges de larmes ; il pensait, en les voyant, que beaucoup de petits, comme lui, étaient privés de leur père, et il se sentait moins seul.

Quelque temps après, tandis que confortablement couché dans un bon lit dans la cuisine de la voisine, Jean songeait à son papa en faisant sa prière, un vieillard attristé entra chez la vieille Marie. Après le salut d'usage, il chercha des yeux le petit Jean et, le croyant endormi, il annonça avec un gros soupir que le pauvre enfant était maintenant seul ici-bas. Une méchante balle avait tué son père. Jean pleura son malheur toute la nuit. Rien ne put l'apaiser.

Il se leva tôt le lendemain, et, comme au jour de la séparation d'avec son père, il alla s'asseoir sur le seuil de la porte. Des soldats passaient encore, très nombreux, qui s'en allaient remplacer ceux qui étaient morts. Jean pensait que d'autres petits enfants, tout comme lui, n'avaient plus de papa, et il se sentait moins seul au monde.

Puis, soudain, comme si une force irrésistible l'eût soulevé, il courut rejoindre une colonne qui disparaissait au détour du chemin. Les soldats surent vite son histoire, et, se promettant bien de lui prodiguer tous les soins possibles, ils en firent fraternellement l'enfant du régiment.

C'est ainsi que le petit Jean, tenant bon malgré son âge, connut toutes les aventures de la campagne de Flandre, aux côtés de ses grands compagnons. Comme eux, il aurait bien voulu se battre, mais on lui avait toujours refusé un fusil, et cela lui faisait bien mal au cœur.

Le 5 décembre 1914, le régiment du petit Jean occupait un pauvre hameau de la Flandre belge. Installés dans une vieille mesure, les vieux troupiers avaient préparé de leur mieux une petite soirée intime. Une grosse bûche flambait sous l'âtre et mêlait son crépitement aux bruits des rires et des chansons. Pensif, Jean songeait aux Saint-Nicolas d'autrefois, à celles qu'il avait connues auprès de son père et qui, pour lui, avaient été si fécondes en cadeaux. Des larmes perlaient au coin de ses paupières, lorsqu'un grand camarade, tout ému, tira l'enfant de sa douloureuse rêverie : « Ne pleure pas, petit Jean, lui dit-il, le Saint-Nicolas des petits soldats passera par ici cette nuit. Prépare tes souliers comme autrefois, mon p'tit gars ! »

L'enfant avait souri, et les rires avaient aussitôt repris leur train joyeux. Ils ne cessèrent que fort tard dans la nuit, lorsqu'il fut décidé que l'heure du repos était venue. Jean n'oublia pas de mettre ses petits souliers tout déchirés près de la cheminée, déposa une lèche de pain à côté pour la bourrique du bon saint. Puis il alla prendre place sur la paille commune, non sans oublier d'adresser une ardente prière à Saint-Nicolas. Puis tout le monde s'endormit, tandis qu'au-dehors la neige tombait à gros flocons, recouvrant toute la campagne d'un épais manteau blanc.

L'espoir d'une surprise éveilla Jean de bonne heure. Il se dressa vivement sur sa couchette, regarda l'âtre éteint, puis bondit en battant des mains et en poussant des cris de joie. Ses compagnons s'étaient éveillés à leur tour et se regardaient tous, étonnés, en s'essuyant les yeux. L'émotion les gagnait. Ils pleuraient à chaudes larmes et n'y comprenaient rien. C'est que, sur la poutre de la cheminée, Saint-Nicolas avait déposé pour l'orphelin le fusil de son père ...

Mais le fusil était brisé. Car les saints n'aiment pas la guerre et ne la font pas. »

